

SIMONE DE BEAUVOIR ET LES IMPASSES DE LA VIE AMOUREUSE

FRANÇOISE GOROG

Beauvoir et la psychanalyse

Pourtant elle avait déjà entrepris un travail sur la psychanalyse, dans *Le Deuxième Sexe* en retraçant le chemin d'un point de vue féministe: selon le regard d'une femme et non celui d'un homme (*Simone de Beauvoir aujourd'hui*, 94), dans l'inventaire très érudit des travaux des psychanalystes et des psychiatres. Ceci bien qu'elle assure, toujours dans *La Force de l'âge*: "Nous n'avions pas compris Freud, il nous rebutait...Cet infracassable noyau de nuit", (mot de Breton), qui se trouve au cœur de tout homme nous avons refusé les instruments que la psychanalyse nous proposait pour le briser". (Beauvoir S. , 1960, p.213)

Et comme Virginia Woolf, elle choisit l'écriture pour aborder ce noyau sombre — "a wedge-shaped core of darkness". Et elle aurait pu écrire comme l'anglaise: "Je suppose que je fis pour moi-même ce que les psychanalystes font pour leurs malades". (Gorog)

Selon Claudine Monteil, alors que nombre de féministes étaient en analyse, Beauvoir considérait que la psychanalyse avait pour objectif de ramener les femmes dans leur foyer et de leur enlever tout esprit de révolte. Ceci n'a pas toujours été faux et nécessite une confrontation avec une œuvre comme celle de Simone de Beauvoir, raison de mon acceptation enthousiaste de l'invitation des organisateurs de ce colloque et de Danièle Brun que je remercie. La conception de

Jacques Lacan, qui suivit Bianca Bienenfeld, laquelle deviendra Bianca Lamblin l'auteur des *Mémoires d'une jeune fille dérangée* (1993), lui semblait "plus misogyne encore que Freud" (Monteil, 2009). On peut penser qu'ayant été le témoin à la fin des années 1940 des ravages du "trio" sur Bianca, Lacan n'était pas l'interlocuteur le moins embarrassant pour Simone de Beauvoir lorsqu'elle lui demanda de parler avec lui de son livre *Le deuxième sexe* qu'elle écrivait en 49. Celle qui vous parle et qui a été longtemps après en analyse chez le même aurait aimé en savoir plus sur l'avis de Beauvoir sur ce point.

L'écriture

Ce qui va m'intéresser aujourd'hui, c'est de voir comment du mode de relation amoureuse que Sartre avait créé avec elle, elle fait un principe, par l'écriture.

Je reprends ici les mots qu'elle utilise dans *Faut-il brûler Sade?* (Beauvoir S. de, 1955, p.12). A la question qui fait le titre du livre, elle répond non pour Sade car elle ne le juge ni comme auteur ni comme perversi sexuel mais par la relation qu'il a créée entre les deux aspects de lui-même. Le triomphe du Marquis est selon elle, et je la suis sur ce point, justement que, "pour s'être entêté dans ses singularités, il nous aide à définir le drame humain dans sa généralité". C'est ce que je voudrais tenter de reprendre ici, soit comment la singularité du pacte entêté décidé par Sartre et elle nous aide à définir le drame des impasses de l'amour.

La question de la perversion est présente chez elle comme chez Sartre et comme chez les penseurs de l'époque, Bataille, Klossowski, Paulhan et la perversion a parfois été évoquée à propos de leur couple. Elle écrit: "Si j'étais née

homme, peut-être aurais-je été un grand pervers” dit-elle dans une lettre à Nelson Algren. (Beauvoir S. de, 1997)

Outre le fait que, pour la psychanalyse, être pervers, c’est le rêve inaccessible de tout(e) névrosé(e), cette hypothèse n’apparaît pas vraisemblable à la lecture des textes.

Certes Sartre, lui, écrit en parlant de lui-même: “C’est l’atmosphère de canaillerie qui ressuscite aujourd’hui et qui m’écoeure” et se définit comme “un salaud de petite envergure, une espèce de sadique universitaire, et de Don Juan fonctionnaire à faire vomir”. (Beauvoir S. de, pp.93-94)

Voilà donc un sadique, auto déclaré et coupable. Peu probant quant à la perversion. Par contre l’on sait qu’il avait appris très tôt à se déclarer coupable comme il le dit dans *Les Mots*, c’est une limite à l’interprétation que l’on pourrait faire de ce propos avec trop d’esprit de sérieux.

Je n’abonderai donc pas dans l’idée que la perversion les concerne, ni l’un ni l’autre. Il me semble plutôt que Sartre met cette femme dans une posture d’hommage¹ particulier qui l’honore elle, sans doute à entendre comme conforme

¹ “Le discours psychanalytique s’inspire du dire de Freud à procéder de la seconde d’abord, et d’une décence établie à prendre départ de ces – à qui l’héritage biologique fait largesse du semblant. Le hasard qui semble ne devoir pas se réduire de sitôt en cette répartition se formule de la *sex ratio* de l’espèce, stable, semble-t-il, sans qu’on puisse savoir pourquoi : ces – valent donc pour une moitié, mâle heur à moi.

Les lieux de ce thommage se repèrent de faire sens du semblant, – par lui, de la vérité qu’il n’y a pas de rapport, – d’une jouissance qui y supplée, – voire du produit de leur complexe, de l’effet dit (par mon office) du plus-de-jouir.

Sans doute le privilège de ces allées élégantes serait-il gain à répartir d’un dividende plus raisonné que ce jeu de pile ou face (dosage de la *sex ratio*), s’il ne se prouvait pas de l’autre dimension dont ce thommage se pour toute, que ça en aggraverait le cas.

Le semblant d’heur pour une moitié s’avère en effet être d’un ordre strictement inverse à l’implication qui la promet à l’office d’un discours.

Je m’en tiendrai à le prouver de ce qu’en pâtisse l’organe lui-même.

Pas seulement de ce que son thommage soit un dommage *a priori* d’y faire sujet dans le dire de ses parents, car pour la fille, ça peut être pire”. (Lacan, *Autres écrits*, 2001, p.460)

à la courtoisie de l'époque dans le monde intellectuel, mais qui semble lui être nécessaire à lui. Sur l'hommage, il y aurait tant dire avec le "thommage" du néologisme lacanien... Voici les mots de Sartre: "Vous me direz ce que vous pensez, en pensant bien, petite bouche d'or," (non sans évoquer Chrysostome), "ce sera un verdict" écrit-il aussi à celle qu'il appelle mon "petit juge", ma "première lectrice", mon "censeur", ma "bonne conseillère", ma "petite conscience morale". Vous, "mon œil, mon Oreille", mon "témoin".

Et dans un style à évocation sadienne, et non pas sadique, tous les objets de la pulsion y sont ou presque, l'oral, le scopique, l'invocant.

Vivement "un petit sceau et que vous l'apposiez sur tout ce que je vis". Jugez-moi bien. Etrillez-moi, si je le mérite. Vous êtes plus moi que moi. Vous êtes mon surmoi. Je suis suspendu à votre "arrêt", à votre "décret".

Il la place en position d'exception, sinon la seule, ou en position d'être l'exception faite d'être la seule... Authenticité ou ruse de la raison sartrienne qui sait ce que veut une femme, être la seule ou au moins l'exception pour l'homme qu'elle aime, je ne sais...

"Mon cher petit il n'y a qu'avec vous que je sois propre et cela ne vient pas de moi, cela vient de vous petit parangon." (Sartre, 1940-1963, p.95)

Verdict, arrêt, décret, sont demandés à ce petit parangon, peut-on mieux dire la position d'exception assurée telle la perle qui se distingue des autres par sa beauté. Il la fait aussi Fée, comme Kay pour Leiris. Fée Morgane? Et déesse: "ce qui fait râler une des malheureuses amours contingentes c'est "mon mysticisme pour vous". (Sartre, 1940-1963, p.94) Ceci le philosophe l'écrit à celle qui a

souligné que “Les mystiques se plaisent à croire que Dieu a besoin de l’homme”.
(Beauvoir S. de, 1949, p.550)

Il insiste et évoque même pour l’assurer de sa position d’exception la noblesse, la sienne à elle, d’âme ou de naissance? Et l’obligation de l’obligé avec l’ambiguïté de ce mot, obligé à, obligé de... réunis dans la formule bien connue “noblesse oblige”:

la guerre m’a fait toucher du doigt la hiérarchie. Ne vous en plaignez pas. C’est ça qui m’a non pas montré l’infinie distance qui séparait mon affection pour vous de toutes les autres mais m’a appris qu’il n’était pas permis d’avoir une négligence ou un laisser aller vis-à-vis de vous puisque cet amour était si fort et que noblesse oblige. (Beauvoir S. de, Lettres au castor, p.104)

La position d’exception de l’aimée lisible dans ces textes est très affirmée dans ce qui sera appelé le pacte.

Le pacte

Bien sûr celui-ci reprend, fidèle à l’idée que la vie et la pensée ne peuvent se séparer et font ensemble un philosophe, le nécessaire et la contingence: “Sartre n’avait pas la vocation de la monogamie. Entre nous, m’expliquait-il en utilisant un vocabulaire qui lui était cher, il s’agit d’un amour nécessaire, il convient que nous connaissions aussi des amours contingentes.” (Beauvoir S. , 1960, p.30)

Il faut remarquer la sexuation de l’amour dans cette phrase. Côté nécessité, il s’agit d’un amour, cet amour que notre langue dit au masculin, nécessaire. Côté

pluriel et contingence, il s'agit d'amours contingentes, cet amour que la même langue dit au féminin... Deux formes d'amour, l'une au singulier, l'autre au pluriel, je ne sais si Beauvoir a commenté ce point, il faudrait un colloque entier pour le faire.

En tout cas, voilà un homme qui, ayant en commun avec beaucoup d'hommes la "non-vocation à la monogamie", charmant euphémisme, a trouvé une façon de faire de son "vice" un principe. C'est peut-être son seul point commun avec Sade. Contingence et nécessité les deux grands concepts de sa philosophie sont donc érigés par Sartre en principe à partir de sa "non-vocation pour la monogamie". Dominique Desanti remarque la coïncidence de ce pacte avec "l'amour pivotale" et "les amours adventices" de Charles Fourier (Desanti, 2008, enero-marzo)

Mais contingence et nécessité sont aussi les termes que Lacan emploie quand, dans son séminaire *Encore*, il s'affronte à son tour à la question de l'amour et du rapport sexuel et il n'est pas assez souligné qu'il a lu Sartre ou en tout cas qu'il a partagé avec lui la lecture des philosophes et l'usage des concepts de nécessité et contingence, les eût-il déplacés à son gré de la façon suivante:

La contingence, je l'ai incarnée du *cesse de ne pas s'écrire*. Car il n'y a là rien d'autre que rencontre, la rencontre chez le partenaire des symptômes, des affects, de tout ce qui chez chacun marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil du rapport sexuel. N'est-ce pas dire que c'est seulement par l'affect qui résulte de cette béance que quelque chose se rencontre, qui peut varier infiniment quant au niveau du savoir, mais qui, un instant, donne l'illusion que le rapport sexuel cesse de ne pas

s'écrire? - illusion que quelque chose non seulement s'articule mais s'inscrit, s'inscrit dans la destinée de chacun, par quoi, pendant un temps, un temps de suspension, ce qui serait le rapport sexuel trouve chez l'être qui parle sa trace et sa voie mirage. Le déplacement de la négation, du cesse de ne pas s'écrire au ne cesse pas de s'écrire, de la contingence à la nécessité, c'est là le point de suspension à quoi s'attache tout amour.

Une certaine coïncidence avec la conception sartrienne du pacte.

Mais pourquoi chez elle cette acceptation du pacte? C'est la première question qui vient à notre esprit.

L'accepte-t-elle autant rétrospectivement? En 74, beaucoup plus tard, elle lui dira dans les *Entretiens avec Jean Paul Sartre* : "Etant donné que vous m'avez dit tout de suite lorsque nous nous sommes connus que vous étiez polygame..." Le terme banal de polygame, classiquement attribué à beaucoup d'hommes, remplace le plus subtil dit de "la non-vocation à la monogamie" dans lequel la vocation intervenait dans la monogamie, évoquant en 60 dans la dérision le prêtre d'une déesse unique à propos de cet homme concerné par le pastorat dans sa famille. (Beauvoir S. de, 1974, p.421) Réponse de la bergère au berger de 40? Ou connaissance et usage par chacun de l'inconscient de l'autre, lié à "la situation de l'enfant... jeté dans un univers qu'il n'a pas contribué à constituer, qui a été façonné sans lui...", pour reprendre les termes de *Pour une morale de l'ambiguïté* publié en 44 et dédié à ...Bianca.

Ces termes anticipent ce que Lacan nommera le discours de l'Autre. En partage sans doute avaient-ils de quoi permettre cette divination de l'inconscient de l'autre, tels "les âmes" qui, dans le sommeil, devinent, bien des choses selon Montaigne déjà. Dont l'angoisse existentielle que selon Lanzmann ils l'avaient tous deux en partage, ce qui ne compta pas pour peu dans leur relation unique. C'est bien à elle qu'il peut écrire en 40"

"Je n'ai jamais été si mal à l'aise dans ma peau depuis que j'ai été fou...pas fou du tout mais enculé en quelque sorte par les idées. (Beauvoir S. de, 1940, p.109)

Si bien qu'il est possible qu'elle ne se trompe pas et ne trompe pas Nelson Algren, quand, pour justifier le fait qu'elle ne peut vivre avec lui, elle lui assure, conforme par ailleurs à ces mots de *Pour une morale de l'ambiguïté*: "vouloir, c'est m'engager à persévérer dans ma volonté".

"Je ne serais pas la Simone qui vous plaît, si je pouvais renoncer à ma vie avec Sartre, je serais une sale créature, une traîtresse, une égoïste. Ce que vous devez savoir....Tout prétentieux que cela puisse paraître de ma part, c'est à quel point Sartre a besoin de moi...je suis la seule qui lui apporte paix et équilibre...réciproque de ce qu'il a fait pour moi."

Est-ce encore l'angoisse existentielle en partage qui amènera l'autre partage, nommé par eux le "trio". En 1939, Beauvoir livra à Sartre le récit circonstancié d'une nuit qu'elle venait de passer avec Bianca (Lamblin, 1993, p.203), récit terrible dans son impudeur et sa trivialité: "On s'est réveillées vers 8 h 1/2, et comme un homme repu j'ai discrètement éludé les caresses; je voulais

prendre mon petit déjeuner et travailler (il me semble entrer dans votre peau dans ces moments-là)”.

Entrer dans la peau de Sartre, c'est peut-être de l'ordre du *mitsein*, de “l'être avec”. Est-ce de l'ordre du miroir ou de l'ordre de l'identification à l'homme, du “faire l'homme” que Lacan imputait à l'hystérique? C'est en tout cas autre chose que de “l'avoir dans la peau” comme disait la chanson populaire. D'ailleurs le pacte devint très vite celui d'une fraternité sans érotisme direct entre eux: “Nous abandonnâmes au bout d'à peu près huit ou dix ans peu couronnés de succès dans ce domaine.... fraternité absolue, pas passionnée par la sexualité, j'en eus vite l'intuition malgré mon manque d'expérience, peu à peu ça nous parut inutile voire indécent de continuer à coucher ensemble.” (Beauvoir S. de, 1997, p.326)

La durée déclarée de la relation charnelle varie selon les textes semble-t-il.

Sartre lui-même confirme ce que Beauvoir nomme « sa frigidité » à lui dans le coït, mot réservée aux femmes en général et dans la psychanalyse en particulier, dans les *Entretiens avec Jean-Paul Sartre* d'août-septembre 1974. (Beauvoir S. de, 1981, p.446)

Lui fait une confidence par lettre dans la première année, qui surprend s'agissant d'un homme, féminisme, *gender* plutôt que sexe déjà?, réciproque de l'emploi par elle de frigidité là où la langue use plutôt du mot impuissance: en tout cas, ma petite fleur, vous ne pouvez pas savoir comme je suis humide quand je pense à vous.

L'importance de la parole chez la jeune femme intellectuelle d'éducation catholique, la disposait au pacte, ainsi donne-t-elle une des raisons de son acceptation:

“Sartre a proposé: signons un bail de deux ans,...j’acquiesçais...ce qui m’y aidait, c’est que j’avais déjà éprouvé la solidité des paroles de Sartre”.

Un mariage morganatique

Un homme sinon fidèle, fiable, à la parole solide. Mais aussi capable de jouer du langage et de son ambiguïté.

“Nous retrouvant à Paris, avant même de définir nos relations nous leur avons donné tout de suite un nom: «c’est un mariage morganatique.» Notre couple possédait une double identité. D’ordinaire nous étions M.et Mme M. Organatique, des fonctionnaires pas riches sans ambition et satisfaits de peu. Parfois je soignais ma toilette...”

Organe, organon ou organe du corps, ou jeu sur l’ambiguïté?

Elle devenait alors, au titre de “parodie de la grande vie”, madame Morgan Hattick, femme d’un milliardaire américain. Jeu sur l’équivoque, attic est le grenier, mais attique qualifie aussi un écrivain distingué au goût athénien.

Ambiguïté, organe attique, phallus, celui des mystères, de la mystique dionysiaque, donc, rien ne le prouve hors toute expérience analytique du couple? Inventé par un homme apparenté à celui qui fut un organiste, connu pour ses travaux sur Bach, aussi bien que le médecin de Lambaréné et des lépreux?² Coïncidence amusante.

² Théologien protestant, musicien organiste, philosophe et médecin, alsacien né citoyen d’Alsace-Lorraine (ressortissant allemand) et réintégré dans la nationalité française par le Traité de Versailles. Connu pour son éthique du respect de la vie, pour son hôpital fondé en 1913 à Lambaréné, au Gabon, ainsi que pour ses travaux sur Bach et ses interprétations à l’orgue, caractéristiques du mouvement de la réforme alsacienne, Albert Schweitzer fut lauréat du prix Goethe en 1928 et du prix Nobel de la paix en 1952.

Je ne sais qui a trouvé ce nom pour leur relation mais peux assurer que c'était dans ces années une idée volontiers suggérée par un homme. Qu'est-ce qu'un mariage morganatique? L'usage ordinaire du mot signifie l'union d'un prince et d'une femme de condition inférieure. Une des étymologies semble en être le gothique *maurgjan*, restreindre: un mariage morganatique est un mariage que la loi prussienne accordait à toute la noblesse, grande et petite, un mariage avec restriction, à propos duquel il est stipulé que la femme, de naissance inférieure, et ses enfants éventuels seront exclus des prérogatives de caste et de l'héritage du mari et du père.

C'était tout de même comme programmer ce qui arriva à Simone de Beauvoir mais je ne saurais l'affirmer.

En somme une invention pour la noblesse, devenue dans la bourgeoisie le lien où l'une, le plus souvent, est la servante de l'autre. Mais il y eut aussi le gigolo, ou le cicisbée, chevalier servant, à Venise chez "les dames de qualité". Difficile de se faire prendre dans ce système morganatique? Pas à une femme qui aime et à laquelle un homme parle dans le sens de son fantasme, dans un rapport d'inconscient à inconscient si l'on suit l'hypothèse de Lacan sur laquelle je reviens et selon laquelle: "Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients. ...J'ai parlé en somme de la reconnaissance, à des signes toujours ponctués énigmatiquement, de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient. "

Affinité élective donc entre deux inconscients. Affinité liée au discours de l'Autre déjà cité qui mène à la répétition du ratage souvent, mais liée aussi aux «événements de corps», de jouissance rencontrés par l'un et l'autre. Or ceux-ci

sont pris dans ce que Lacan appelle en un seul mot «lalangue». C'est d'ailleurs ce qui rapproche parfois le discours entre amants de la lallation, du parler bébé, celui-là même qui a fait le mot sigisbée³ N'est-ce pas le fait de ne pas saisir ceci qui a fait dire à tort et si bêtement de Simone de Beauvoir qu'elle était une midinette aux ongles faits, en amour, à la lecture de sa correspondance amoureuse.

Et s'il n'y a pas de rapport sexuel qui pourrait s'écrire, pas de mathème du rapport sexuel au sens du *matema*, du transmissible, pas de recette valable pour tous, c'est à cette impasse, à cette impossibilité d'où se définit un réel, que l'amour est mis à l'épreuve. Sartre reconnut peut-être chez Simone de Beauvoir ce qui lui permit de savoir que le mariage morganatique, elle l'accepterait.

Sut-il qu'il pouvait oser dire cela à une «une petite fille de famille» (Beauvoir S. de, 216) mais sans dot, de petite noblesse du côté de son père «ni seigneur, ni roturier», dit-elle et de ce fait en position dévaluée et baignée dans la saumure catholique ? En somme une fille qui a ressenti plus qu'une autre la loi salique, – la loi phallique! – ce qui la fait plus sensible à cette dévaluation féminine qu'une autre car plus dépourvue par rapport à un frère éventuel. Ou destinée à le remplacer. C'est aussi de nature à accentuer ce que note Claudine Monteil: Simone remplaçait la place vide du fils dans la famille. Et aînée de surcroît. Le droit d'aînesse plane là aussi plus qu'ailleurs dans les idéaux paternels. Si le nom de

³ Les cicisbées (sigisbées). Les cicisbées ou *Cavalieri Servanti* (chevaliers servants), étaient répandus à Venise chez ce qu'on appelait les dames de qualité. Servants, vous l'entendez, dit bien que le rôle du chevalier servant est aussi de servir la jouissance des dames, pas seulement d'être galant dans les semblants. Mais sigisbée le dit mieux. En effet l'origine obscure de l'italien *cicisbeo*, a été possiblement rapportée au vénitien *cici* «babillage de femme»); pour Guiraud, *cici* pourrait représenter un doublet de *citare*, de cire «amener à la suite», et -bée par le lat. *beare* «rendre heureux».

Beauvoir brille aujourd'hui c'est de son fait, à qui venge son père il n'est rien d'impossible! En somme elle devint une épouse « avec restriction » mais dans une structure créée pour la noblesse.

Simone de Beauvoir raconte en effet en 1963 à la disparition de sa mère Françoise de Beauvoir dans *Une mort si douce* (Beauvoir S. de, 1964, p.49) comment la faillite de son grand-père maternel, précipita toute sa famille dans le déshonneur et la déconfiture et privant son gendre de la dot de sa femme. En 1918 nous étions de vrais pauvres (Beauvoir S. de, 1997, p.199) écrit-elle à Algren, dans une «demi-gêne» (Beauvoir S. de, 1972) en réalité selon *Tout compte fait*.

De ce défaut elle fit, en bonne analyste existentielle, un atout pour sa transcendance, pour un projet de vie, celui d'être écrivain, un projet, sa conscience se jetant en avant d'elle-même vers l'avenir. Elle devint un écrivain soit celle qui peut tisser des liens entre une problématique universelle et une situation historique concrète, de la fiction aux essais et des essais à la fiction.

A qui donc le mariage morganatique⁴ pouvait convenir mieux fantasmatiquement qu'à une fille sans dot, de petite noblesse tardive, à l'idéologie catholique de droite, méprisable, rencontrant un homme de la famille Schweizer,

⁴ Terme de droit germanique. Mariage morganatique, mariage de la main gauche, mariage dans lequel un homme épousant une femme d'un rang inférieur lui donne la main gauche dans la cérémonie nuptiale.

Origine incertaine. On a indiqué Morgengabe, le don du matin ; à quoi Scheler objecte qu'on ne voit pas comment Morgengabe donnerait morganaticus, et que le don du matin n'est pas essentiel au mariage morganatique ; il suggère, avec doute, le gothique maurgjan, restreindre : un mariage avec restriction. Legarant propose : à la Morgane, à la manière de la fée Morgane ; mais, pour autoriser cette étymologie, il faudrait quelque texte. Le mariage morganatique est un mariage à propos duquel il est stipulé que la femme, de naissance inférieure, et ses enfants éventuels seront exclus des prérogatives de caste et de l'héritage du mari et du père. La loi prussienne accorde ces mariages à toute la noblesse, grande et petite, et même aux conseillers royaux. MORGANATIQUE. Le mariage morganatique est un mariage à propos duquel i

républicaine, protestante, illustre dans le domaine des idées, dont la mère était la cousine du docteur Schweitzer «un petit garçon de famille libérale».

Contingence de la rencontre avec un homme assez averti de son inconscient à elle pour lui proposer exactement de quoi le transformer en nécessaire!

La Marida

Sartre lui proposa le mariage ordinaire une fois pour lui éviter un poste d'enseignante lointain, elle refusa. Je me permettrai de sourire un instant. Femme de gauche, versant proche de la transformation classique du catholicisme de l'enfance tel Althusser, dirai-je que, comme le chantait Aristide Bruant, elle ait été telle la mariée de la Marida (terme par lequel l'argot, désignait le ou la mariée ou encore le mariage).

Comme le mari arrivait ivre à la mairie à chaque tentative de l'y entraîner, la mariée disait au maire ce verset de la chanson de Bruant que je vous lis:

Mais, Monsieur, disait la mariée,
Qui paraissait très contrariée,
Quand il n'est pas dans c'état-là
Il dit qu'il se fout du marida
Qu'il veut rester concubinaire
Qu'il n' veut pas se mettre la corde au cou

Elle était sûrement avertie de ce que l'inconscient de son amoureux lui faisait haïr le mariage comme les bébés. Elle-même voyait la maternité comme

une prise aux rets de la nature de la femme alors plante et bête. (Beauvoir S. de, 1949, p.310)

Elle l'écrit, «je savais que Sartre ne souhaitait pas le mariage, je ne pouvais le souhaiter seule» (Beauvoir S. de, 1972, p.38)

Quant à elle, il faut ajouter ce qu'elle écrit du mariage de sa mère: «Que le mariage bourgeois soit une institution contre nature, son cas suffirait à m'en convaincre.» (Beauvoir S. de, 1964, p.51)

Elle la décrit comme une femme à qui le début du mariage a fait connaître dans les premières années le « rayonnement de son sourire au sortir de la chambre conjugale » mais délaissée vers 35 ans par un mari séducteur et infidèle.

Dans *Le deuxième sexe*, elle revisite d'ailleurs la tradition de l'absence de plaisir sexuel dans le mariage (Beauvoir S. de, 1949, p.178): Montaigne, avec Aristote: «toucher sa femme prudemment et sévèrement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement le plaisir ne la fasse sortir hors des gonds de la raison»⁵

A moins qu'Algren l'homme en colère, l'amant transatlantique, dont elle fit le portrait dans *Les mandarins* n'ait pas tout à fait tort quand il dit: «Prête à tout sauf à risquer sa propre liberté, Mme de Beauvoir a senti qu'elle pouvait se fier à l'infidélité de Jean Paul Sartre.»

Alors, l'union libre! Union et liberté, deux signifiants maîtres, deux maîtres mots pour elle: L'union d'abord: «Je m'étais commodément persuadée qu'il existait

⁵ Un romain se devait de n'être pas uxorieux, soit de ne pas être l'amant de sa femme, dans le but affiché de conserver ses forces pour la maternité.

entre nous une harmonie préétablie: on ne fait qu'un affirmais-je. (Beauvoir S. , 1960, p.166)

Pourtant, la psychanalyse comme la vie nous apprennent que le rapport de l'être à l'être n'est pas ce rapport d'harmonie décidé par la tradition d' Aristote, au christianisme. Un mirage.

A cette élève du cours Désir, – antiphrase? – deux nobles buts avaient été enseignés, tous frères, tous unis. Ainsi elle raconte comment quand elle vit entrer dans la salle de cours de l'institut Sainte-Marie de Neuilly le professeur Garric, celui qui «ne fut pour moi qu'un fantasme» (Beauvoir S. de, 1972, p.21): «Garric parut; j'oubliai tout le reste et moi-même (...) Tout le monde a le droit à la culture (...) il n'existait sur terre qu'une immense communauté dont tous les membres étaient mes frères.»

L'union, l'harmonie, voilà bien ce qu'elle reçut en héritage de la culture helléno-chrétienne. Elle ne s'en éloigne pas quand en 1960 dans l'épilogue de *La force des choses* elle peut écrire: «il y a eu dans ma vie une réussite certaine: ma relation avec Sartre. En plus de trente ans nous ne nous sommes endormis qu'un soir désunis.»

Pourtant elle sut très tôt, et écrivit en 1960 en tout cas que cette harmonie n'est jamais donnée, qu'elle doit « indéfiniment se conquérir » et qu'il était abusif de confondre un autre et soi-même sous l'équivoque de ce mot trop commode: nous, «je trichais quand je disais on ne fait qu'un». (Beauvoir S. de, 1960, p.298)

De l'union, ce mirage, tous les écrits de Sartre en parlent aussi: «il y aura ça dans ma vie, que j'aurai aimé une personne de toutes mes forces, sans passionnel et sans merveilleux, mais du dedans.» Puis: «il fallait que ce fût vous, mon amour -

quelqu'un qui fût si étroitement mêlé à moi qu'on ne reconnaît plus le sien du sien, je vous aime.» Puis, une autre fois: «je ne peux pas être séparé de vous, car vous êtes comme la consistance de ma personne.» Et encore: «ma vie ne tient plus à moi», vous êtes «toujours moi», on ne peut pas être « plus unis que nous ne le sommes», vous et moi.

Second point, la liberté, autre idéal de cette belle et re-belle: «Mon indépendance, je l'ai sauvegardée car jamais je ne me suis déchargée sur Sartre de mes responsabilités: je n'ai adhéré à aucune idée, aucune résolution sans l'avoir critiquée, et reprise à mon compte.»

Eprise de vérité, catholique malgré elle, mais aussi de liberté et d'authenticité, ces traits, en effet, la conduisaient à l'existentialisme et à celui qui en fit des concepts. Alors, l'union libre, le mariage morganatique, on ne peut le dire mieux qu'elle: « Ce n'est pas un hasard si c'est Sartre que j'ai choisi: car enfin je l'ai choisi. Je l'ai suivi avec allégresse parce qu'il m'entraînait dans les chemins où je voulais aller.»

L'écriture

Quoi de plus juste? L'écriture, là où elle voulait aller, bouclier contre l'angoisse.

«Une femme écrivain, (ce n'est pas une femme d'intérieur qui écrit, mais) quelqu'un dont toute l'existence est commandée par l'écriture...» (Beauvoir S. de , 1960, p.495)

Un recours qui se passe de Dieu, et parfois d'un père déjà là.

«Il n'y avait plus de Dieu pour m'aimer, mais je brûlerais dans des millions de cœurs. En écrivant une œuvre nourrie de mon histoire, je me créerai moi-même à neuf et je justifierais mon existence». (Lamblin, 1993)

Elle s'inscrit là ans une tradition. Kierkegaard avait indiqué dans *Crainte et Tremblement*. «Qui veut travailler, enfante son propre père», devançant l'analyse que fit Blanchot (1963) à propos de *Maldoror*, lorsqu'il montra que c'est l'œuvre qui engendra Lautréamont, fils de ses œuvres. A Algren elle parlera de « menant notre véritable existence, l'écriture». (Beauvoir S. de, 1997, p.510)

Mais c'était le cas pour Sartre aussi puisqu'il pouvait lui confier qu'il avait rempli quatre vingt pages de carnet dans la journée le 25 janvier 40.

Elle, était «industrielle» aurait dit Lacan là où Sartre avait écrit des chinois qu'ils étaient «industriels faute d'industrie» (Lanzamann, 2009, p.315) Lui, les voyait comme des « séparés », séparés de leur origine, comme on dirait des marginaux qui ont constitué leur langage.

Les amours contingentes

Beauvoir reprend, toujours de Montaigne, l'idée que le mariage est comme un inceste: «l'érotisme est un mouvement vers l'Autre, c'est là son caractère essentiel; mais au sein du couple les époux deviennent l'un pour l'autre Le Même!» (Beauvoir S. de, 1949, p.254)

Leiris, qui avait qualifié le lit conjugal d'heure de vérité, bien avant Lacan, avait aussi trouvé comment échapper à ce destin du couple (Leiris, 1922, pp.174-175) avec une femme qui use de «coquetterie instinctive pour que, si

profondément qu'elle vous aime, il semble qu'à chaque instant elle soit prête à s'échapper».

La «fraternité» qu'elle souligne entre Sartre et elle semble indiquer que le pacte ne réussit guère mieux que le mariage qui fait du Même.

Sartre et Beauvoir ont constitué une étrange famille, amants et maîtresses, membres de «trios» successifs étant comme leurs enfants à la fois et semble même y avoir ajouté une note incestueuse non plus fraternelle mais parentale. Dans une lettre à Algren, elle affirme que Lanzmann est pour elle «une sorte de fils incestueux plutôt qu'un amant, avec qui elle vécut « vie privée de magie» (Beauvoir S. de, 1997, 793), «Pudeur? Euphémisme? En apparence en tout cas, au triangle œdipien haïssable se substitue le trio. (Lamblin, 1993, p.204)

Une femme et l'autre femme

En tant que femme, Beauvoir savait que «se *faire* objet, se *faire* passive c'est tout autre chose qu'*être* un objet passif» (Beauvoir S. de, 1949, p.155): Elle aurait peut-être acquiescé à ce point de vue lacanien de 1973 d'ailleurs peut-être survenu grâce à son interpellation par Beauvoir et les féministes: «L'inconscient se définit de ceci qu'il en sait plus que cette vérité que l'homme n'est pas la femme. Même Aristote n'a pas osé moufeter ça...» (Lacan, 1974)

«C'est du fait de ce flou de l'appartenance sexuelle que d'autres oppositions s'y sont substituées dans la théorie faute d'y pouvoir inscrire celle-ci. Voilà le pourquoi du "passif". A ce niveau, il n'existe pas de couplage signifiant. C'est au point que, dans la théorie, s'il est fait les oppositions actif-passif, voyeur-vu, nulle opposition n'est jamais promue comme fondamentale qui désigne mâle-femelle.»

De même que quand elle écrit qu'il ne s'agit pas de masochisme chez une femme mais d'un rêve d'union extatique, elle anticipait le Lacan du séminaire *Encore*, ou savait bien ce que la culture n'ignorait pas de la « révélation » féminine, celle qui écrivait à Algren: « Avant que je m'abolisse dans vos bras », une vraie déclaration de lectrice de l'amour extatique de l'abbé Rousselot ! Elle souligne dans la troisième section, «Justifications», ce qu'elle considère comme trois chemins de vie que les femmes peuvent emprunter par pure «mauvaise foi» : dont «La mystique» après «La narcissique», et «L'amoureuse». Elle surprend par sa connaissance de Catherine de Sienne. Ainsi elle évoque une lettre n° 197 à sœur Barthelemi della seta, religieuse du monastère de Saint-Etienne, à Pise dont voici un extrait:

Tu sais bien que tu es son épouse, qu'il t'a épousée, toi et toute créature, non pas avec un anneau d'argent, mais avec l'anneau de sa chair. Vois ce doux petit enfant, qui, le huitième jour de sa naissance, t'offre cet anneau dans la Circoncision.

Ceci lui sert à expliquer comment pour la mystique, l'homme est un Dieu mais aussi un être de chair. Suivant la thèse de Stekel, elle confond la mystique et l'érotomane, amoureuse de prêtre mais anticipe cependant la thèse lacanienne d'une forme érotomaniaque⁶ et mystique de la sexualité féminine.

“Sans possessivité de ce membre viril”, ajoute-t-elle, d'accord avec Lagache, qu'elle connaissait bien, sur le fait que la femme regarde le membre viril

⁶ Lacan. J. *Pour un congrès sur la sexualité féminine*, Ecrits, p.733. Rappelons la formule de “Pour un congrès sur la sexualité féminine”: “Si la position du sexe diffère quant à l'objet, c'est de toute la distance qui sépare la forme fétichiste de la forme érotomaniaque”

comme une certaine provision de plaisir qui lui appartient et dont elle se montre avare!

Freud, lui, voyait l'envie de posséder le pénis du partenaire masculin, faute d'un sien propre, en s'en assurant l'usage exclusif, comme un des déterminants de la jalousie féminine et pas des moins ravageants.

Quant au rapport avec "l'autre femme", grand thème psychanalytique, Simone de Beauvoir dit avoir connu l'envie avec Camille, Simone Jollivet⁷ et avoir souffert de "la suprématie que je lui conférais", Mais, quelle psychanalyste! Elle en vient à penser «Camille peut-être ne tenait que de moi son inquiétant pouvoir». Les "rivaless" furent souvent des amantes.

Ceci est traité ainsi dans l'œuvre: "La femme est un objet absolu de désir" (Beauvoir S. de, 1949,p.105), ou "Le corps féminin est pour elle comme pour l'homme un objet de désir" (p.193).

On peut lui reprocher un silence sur cet aspect de sa vie. Tout semble indiquer dans ces phrases qu'elle pensa un temps, à nouveau comme Lacan, qu'aimer une femme était possible à une femme sans être un choix d'objet prédominant, «attitude *choisie en situation*», c'est-à-dire à la fois motivée et librement adoptée, en accord avec l'idéal existentialiste qui rejoint le point de vue traditionnel, il faut bien le dire, et regardé pendant longtemps avec un non scandale amusé sans doute méprisant. Il est vrai que l'origine biologique du lesbianisme contredirait le fameux : «On ne naît pas femme, on le devient » reprenant le propos de Jones : «En fin de compte il s'agit de savoir si une femme

⁷ À la mort de Dullin, Camille sombra dans la misère, l'alcoolisme, le mysticisme et la folie: elle vécut entourée de "Présences", au premier rang desquelles Dürer et Nietzsche, à qui elle a voué un culte.

naît femme ou si elle le devient» (Jones, 1948, p.452) Mais faut-il nier l'un ou l'autre versant de ce qui nous fabrique? Biologie ou inconscient?

Le mariage sans mariage

Reste la confession ininterrompue d'exploits érotiques peu glorieux. Ce fut son choix, le moins heureux. Merteuil plutôt que Montreuil!

Tantôt, en octobre 1939, Sartre parle à Beauvoir de sa dernière conquête: «vous connaissez bien ça, les petits boutons de l'étudiante mal nourrie et pas très soignée, c'est plutôt attendrissant » - et, on songe à Valmont évoquant Cécile Volanges dans ses lettres à la Merteuil. Tantôt: «quand je viendrai en permission nous rédigerons ensemble vous votre journal et moi mon carnet, le soir, avant de nous coucher » - Et là se mesure qu'écrire ensemble, n'est pas seulement se narrer sans pudeur ni égard les amours avec les «acolytes». Pourquoi pas une façon de pallier la non écriture du rapport sexuel?

Mon bien-aimé mari-sans-mariage, dit-elle aussi. Voilà donc ce qu'elle appelle un mari et pourquoi elle nomme ainsi ses amants et guère Sartre. Il faut ajouter que Sartre lui écrivait que «pour la séduction «conjugale» en quelque sorte, je veux dire au sein de rapports officiellement établis T. me suffit amplement» (Beauvoir S. de, s.f., p111).

Curieuse inversion de tous les liens, déplacement du conjugo incestueux et construction d'une « famille » qui abolit tous les interdits, hors-norme bourgeoise, ce qui se confondait parfois avec le hors-norme de la folie, cassant les interdits du puritanisme, et généreuse, pour les sans logis dans le social. Cela plut à celle qui

confessait: «J'étais attirée par les gens qui, d'une manière ou d'une autre, reniaient leur humanité: les fous, les putains, les clochards.» (Beauvoir S. , 1960, p.172)

Ce fut leur réponse à eux à deux, d'eux, à l'impossible du rapport sexuel, rien de transmissible ni de reproductible pour autant. Rien qui lui épargna la souffrance de l'exil du rapport sexuel rêvé par tous.

Le poète, Arthur Rimbaud, l'avait dit:

«L'amour est à réinventer, on le sait.»

Mais c'est *Une saison en enfer, Délires I*

Références

- Beauvoir, S. de. (s.f.). *Lettres au castor*.
- Beauvoir, S. de. (1949). *Le Deuxième sexe*. Paris: Gallimard Folio.
- Beauvoir, S. de. (1955). *Faut-il brûler Sade?* . Paris: Gallimard.
- Beauvoir, S. de. (1960). *La force de l'âge*. Paris: Gallimard Folio.
- Beauvoir, S. de. (1964). *Une mort très douce*. Paris: Gallimard Folio.
- Beauvoir, S. de. (1972). *Tout compte fait*. Paris: Gallimard Folio.
- Beauvoir, S. de. (1981). *Entretien avec Jean Paul Sartre*.
- Beauvoir, S. de. (1997). *Lettres à Nelson Algren*. Paris: Gallimard Folio.
- Blanchot, M. (1963). *Lautréamont et Sade*. Paris: Minuit.
- Desanti, D. (2008, enero-marzo). La transmission Beauvoir. *Les temps modernes*, 647-848 , 43.
- Gorog, F. (s.f.). La mélancolie, la maladie, Virginia Woolf. *Corrélat 4* , 5.
- Jones, E. (1948). Sexualité féminine primitive. In E. Jones, *Théorie et pratique de la psychanalyse*. Paris: Payot et Rivages.
- Lacan, J. (1974). *Les non dupes errent* . Inédito.
- Lacan, J. (2001). *Autres écrits*. Paris: Seuil.
- Lamblin, B. (1993). *Mémoires d'une jeune fille dérangée*. Paris: Balland.
- Lanzamann, C. (2009). *Le lièvre de Patagonie*. Paris: Gallimard Folio.
- Leiris, M. (1922). *L'âge d'homme*.
- Monteil, C. (2009). *Simone de Beauvoir, modernité et engagement*. Paris: L'Harmattan.
- Sartre, J. P. (1940-1963). *Lettres au castor et à quelques autres*.